



Le Dénî, un poison mortel



© Lou Hérion

Admiratrice du théâtre et des journaux intimes d'August Strindberg, Jeanne Dandoy a joué *Mademoiselle Julie* et travaillé, à deux reprises, avec ses étudiants, *Le Pélican*. Sans raisons précises, cette pièce l'attire. Elle a pourtant de gros défauts : absence d'intrigue, répétitions lassantes et misogynie exaspérante. Aussi l'adaptation de Jeanne Dandoy modifie profondément l'œuvre de Strindberg. Ce n'est plus le portrait à charge d'une mère égoïste et cruelle, mais un drame familial, dont tous les personnages sont ambigus. Confrontés à « leurs démons refoulés », ils se voilent la face et s'enlisent dans le déni. Seront-ils capables de le surmonter, pour se réapproprier leur vie ?

S'interrogeant sur la manière dont la mémoire sélectionne les souvenirs, Fredrick constate que les **moments joyeux** lui **ont échappé** : « Seules les plaies semblent s'être gravées durablement en moi. » Paroles douloureuses qui se fondent dans une atmosphère **glaciale**. Au centre d'une grande pièce, un cercueil gris surmonté d'un casque colonial. Le décès suspect du père paralyse la famille. On vit **sous scellés**. La veuve tente de **sauver les apparences**. Mais ses vagues promesses **ne rassurent pas** la bonne, angoissée par son avenir. Et c'est **en vain** que son fils Fredrick réclame de l'argent pour ses études ou son costume d'enterrement. Gerda, sa fille, subit tout autant sa **domination**. Lorsqu'elle

revient de voyage, sa mère manipulatrice n'a d'yeux que pour Axel, son gendre, qui lui fait des confidences sur son couple. Une complicité malsaine, qui pousse Gerda à se réfugier auprès de Fredrick, son jumeau.

Elle est comme une **somnambule**. Si on la réveillait, elle ne pourrait plus vivre. Son frère la tranquillise. Les parcours des grands criminels, révélés par ses études de droit, lui ont montré que « nous vivons tous comme des somnambules ». Révolté, Fredrick noie son **dégoût de l'existence** dans l'alcool. Il se soûle aussi de paroles et se défoule, en narguant le racisme des colons. Une lettre laissée par le défunt bouleverse cette famille tétanisée, provoque un règlement de comptes et suscite **plusieurs questions**. La remontée de secrets enfouis et les confidences au public dévoilent la **complexité** de chaque personnage. On révisé ses jugements. Même sur le père. Ennobli comme tous les morts, il est rattrapé par des souvenirs glauques.

En actualisant cette pièce créée en 1907, Jeanne Dandoy a **multiplié** les rapports de domination. La bonne, incarnée par Yamina Takkatz, est une domestique à la merci de la maîtresse de maison. C'est aussi une maghrébine **sans papiers**, menacée d'être renvoyée dans son pays. Axel apparaît d'abord comme un gendre opportuniste, puis comme un Noir épris de **liberté** et d'**humanisme**. L'auteure lui met dans la bouche un extrait de *Peau noire, masques blancs* (Franz Fanon). Un monologue, qui permet à Sanders Lorena de défendre, avec conviction, le droit de stigmatiser les « Ya bon Banania », tout en refusant de jouer les victimes. Surnommant son héroïne *Le Pélican*, Strindberg souligne, par dérision, l'absence d'amour d'une mère, qui n'a rien de nourricière. L'adaptation et le **jeu nuancé** de Catherine Salée ne la blanchissent pas, mais la rendent **plus humaine**.

Les voiles, qui délimitent les espaces, rendent **poreuse** la frontière entre réalité et fantasme. Bouffées de souvenirs, images angoissantes, objets mystérieusement animés semblent hanter les personnages. Un **trouble** renforcé par l'univers sonore étrange, créé par Maxime Glaude. Prisonniers des mensonges, des non-dits et des illusions, les jumeaux **étouffent** dans ce huis clos. Gerda (Chloé de Grom) vit dans sa bulle, **pétrifiée**. Sous ses discours et ses plaisanteries, Fredrick (Julien Vargas) laisse percer sa **fragilité**. C'est en sortant de **l'aveuglement** que les membres de cette famille meurtrie peuvent espérer retrouver le goût de vivre. Remaniée, cette pièce, dont le titre aurait pu être changé, devient un appel à l'humanisme. Une scénographie efficace et cinq comédiens dirigés avec doigté font de ce *Pélican* un spectacle intense et profond.

Par Jean CAMPION

<http://www.demandezleprogramme.be/Le-Pelican#critique>, publié le 19 novembre 2017.